Document generated on 07/18/2025 3:04 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

# Quand le ciel est rouge

Radmila Zivkovic

Number 75, Fall 2003

Couleurs

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3555ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Zivkovic, R. (2003). Quand le ciel est rouge. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (75), 45–48.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# Quand le ciel est rouge

Radmila Zivkovic

Oui, je sais que cette lettre te parviendra avec une décennie de retard, que les mots que je t'enverrai n'auront plus beaucoup d'importance aujourd'hui. Je me taisais parce que j'essayais de m'imposer un oubli total. Selon Nietzsche, l'homme est un « animal nécessairement oublieux », et moi, je m'appliquais, *je m'applique*, à soutenir sa théorie en m'inventant une nouvelle existence, une nouvelle identité. L'effort est grand, la réussite aussi. Non seulement ai-je changé de nom, mais je me suis efforcée de ne plus utiliser notre langue et, quand je le fais dans mes rêves, je me réveille et prononce quelques mots en langue étrangère, pour me rassurer. Il fallait effacer les images, les savoirs qui remplissaient mon esprit, pour pouvoir recommencer. Ainsi, comme une enfant, de nouveau je découvre le monde, m'étonne de ses aspects, de la forme des nuages, des étoiles, du frémissement des arbres, des herbes.

Hier, par exemple, j'ai appris que les atomes sont « constitués d'un noyau chargé positivement autour duquel gravitent des électrons chargés négativement, l'ensemble étant électriquement neutre » et l'illusion a été, comme pendant ces dix dernières années, parfaite. Aujourd'hui, pourtant... Je revois clairement notre passé et n'ai plus la force de m'en défendre. Te rappelles-tu la journée rouge ? Tu dois t'en souvenir, les sirènes annonçant l'attaque aérienne se sont déclenchées, les vieux — en observant le ciel à la couleur absolument incroyable — prédisaient les malheurs, « les grands feux qui seront allumés »...

C'est tellement décourageant de se heurter à sa propre impuissance. J'ai tout fait pour m'éloigner de notre pays, j'ai cessé de lire les journaux, de m'intéresser aux nouvelles, et puis... l'air devient rouge encore une fois.

Ce que j'observe ici (les visages émerveillés, les voix excitées) ne ressemble nullement aux événements de là-bas. Les gens couraient, trébuchaient, tombaient, essayaient de trouver un abri, de

se protéger des bombes qui devaient, d'un instant à l'autre, être larguées.

J'avais peur, j'étais incapable de bouger. Plus tard, les passants affirmaient que j'étais la plus courageuse, la plus calme, et cependant, ils étaient loin de la vérité : je ne savais pas où me réfugier et même si je l'avais su, mon corps m'aurait trahie, si lourd, paralysé. D'ailleurs, je ne voulais pas quitter la boutique où je travaillais puisque j'attendais ton appel. Il ne m'oublierait pas, me répétais-je, il ne m'oublierait pas, non, c'est sûr, il ne m'oublierait pas. Peut-être que tu m'avais téléphoné, que je n'avais pas entendu la sonnerie à cause des sirènes ? Peut-être les lignes étaient-elles coupées à ce moment-là ? Aucune importance maintenant. Les sirènes se sont tues, les gens ont quitté leurs abris. On nous a annoncé que c'était le nouveau règlement, qu'une fois par mois nous devrions en supporter le son effrayant, nous exercer à faire des évacuations pour que tout fonctionne bien le jour où une véritable attaque aurait lieu. Les politiciens souriaient, les passants aux visages pâles plaisantaient, cachaient leurs mains encore moites, tremblantes. Des tas de mots d'amour que je n'ai jamais prononcés attendaient que le téléphone sonne pour qu'ils se mettent à couler mais, toi, tu n'as pas appelé.

Le lendemain, la journée a été bleue, claire, une sorte de sérénité enveloppait la ville. Quand tu n'es pas venu me rencontrer dans notre parc, quand je n'ai pas trouvé le petit bouquet de fleurs sauvages que tu me laissais quotidiennement sous notre banc, j'ai pensé à tes anciennes amours, à d'autres femmes dont les pas ont su provoquer ton désir. Orgueilleuse, je marchais la tête droite, en ravalant mes larmes.

Des heures se sont écoulées avant que j'apprenne qu'il y avait eu cet affrontement avec des policiers. Tu te souviens comment ça allait, les bulletins de nouvelles racontaient des vérités qui n'étaient pas les nôtres, nous servaient d'innombrables théories de conspiration, ignorant les événements réels. C'est grâce à une radio étrangère que nous avons su ce qui s'était passé. Je vois toujours mon appartement plongé dans le noir, ma mère et moi assises près de la radio, nous pressant contre les haut-parleurs,

essayant de déchiffrer les paroles qui parvenaient jusqu'à nous souvent totalement incompréhensibles. La scène me faisait penser à celles qu'on trouve dans les films de guerre : les gens, dans le noir, écoutent la radio française ou anglaise pour découvrir ce qui se déroule quelques kilomètres plus loin…

Pour la première fois depuis des mois, les manifestations étaient devenues violentes. Ce n'était pas une surprise, la tension était palpable, nous étions conscients que les conflits seraient inévitables. Les policiers avaient utilisé leurs matraques alors que vous, vous aviez des chaînes… Tu étais parmi ceux qui avaient retourné les coups, la police te recherchait. Tu avais réussi à t'échapper, mais, moins d'une heure plus tard, les policiers faisaient irruption chez tes amis, les giflaient, brisaient leurs meubles.

Durant des semaines, tu t'es caché. Durant des semaines… ils m'ont visitée. M'ont menacée. Jurant qu'ils prendraient leur revanche. Leurs revolvers posés sur ma table de cuisine, je n'ai jamais osé dire que nous avions le droit de nous défendre, que notre sang avait suffisamment coloré les trottoirs et les murs et que quelques gouttes du leur ne signifiaient rien. J'aurais été heureuse si j'avais trouvé un moyen d'avouer mon dégoût face à leur comportement cruel. Pétrifiée par les revolvers sur ma table, je me taisais.

Ensuite… Pendant des jours et des nuits… Chaque maison près de laquelle je passais pouvait être ton abri. Chaque voix dans la nuit pouvait t'appartenir. Ce qui n'était jamais le cas : c'étaient les voix des policiers qui me suivaient sans relâche, espérant que je les mènerais jusqu'à toi. Je ne pouvais me pardonner de ne pas t'avoir téléphoné quand il le fallait, la journée rouge avait été faite pour cela, j'aurais dû t'expliquer ce que tu avais été pour moi, combien tu m'étais important, comme ma vie s'était enrichie, embellie grâce à toi…

Épuisée, apeurée, je suis partie, j'ai quitté le pays. Puisque j'avais été « l'amante d'un traître », on m'avait congédiée et les chances de me trouver un autre emploi avec une telle étiquette collée à mon dos étaient nulles. Les menaces s'intensifiaient, les

coups aussi et, le pire, c'est que les policiers, enivrés par l'alcool et la haine, tiraient sans cesse près de ma fenêtre. Le remords de ne pas t'avoir dévoilé ce que je ressentais m'étranglait, mais je devais m'éloigner pour me, pour nous protéger.

Ainsi, depuis une éternité, je m'efforce de ne plus y penser. « S'efforcer » n'est toutefois pas synonyme d'« avoir du succès ». J'ai menti au début de la lettre : je ne sais pas oublier, m'inventer une nouvelle identité. Surtout maintenant que j'ai rencontré quelqu'un qui te ressemble, à qui je ne peux faire part de mes sentiments, des aveux de la sorte l'effraieraient. Et moi, j'étouffe, j'étouffe. Comme toi, il se tait souvent et je savoure ses silences. Quand il parle, il le fait lentement, pensivement et ses yeux, comme les tiens, contiennent de petites taches jaunâtres. Ces miettes de rêves…

Comment lui dire que je ne veux pas revivre la même horreur ? Comment lui décrire le déchirement, le désarroi qui me paralysaient lorsque les policiers juraient que tu ne resterais pas en vie ? Fermer les yeux et déclarer le plus rapidement possible : « Je dois tout avouer parce qu'il est possible qu'on ne se revoie plus, qui sait ce que le lendemain nous apportera, je ne veux pas me demander si tu le savais, je veux que ce soit clair, tu m'es si important, je n'aspire qu'à être près de toi, je… » ?

Non, il me considérerait, dans le meilleur des cas, comme une paranoïaque. Il n'a pas connu les manifestations, les chars blindés, les coups de matraques, les tirs dans la nuit, les policiers qui chassent la personne aimée, n'a pas connu cette sorte d'impuissance. Lui, il n'a jamais éprouvé la peur qui nous a habités pendant des années sans faiblir, n'a jamais vécu avec la voix qui nous répétait, sans cesse, que chaque acte, chaque parole, chaque regard pouvaient faire en sorte que ce jour soit le dernier…

Il me faut m'arrêter, c'est une histoire sans fin. Ai-je dit quoi que ce soit ? Je n'y crois pas. De même que je ne crois pas à mes nouvelles découvertes, à mes nouveaux savoirs. « L'homme est un animal nécessairement oublieux » ? Nietzsche se trompait, l'oubli n'existe pas.